

PREMIER JANVIER

On est aujourd'hui le dimanche premier janvier 2012 : bonne année, Wanda ! Que l'année qui vient te soit plus douce, plus légère et plus belle que l'année écoulée. J'ai calculé cette nuit que c'était la neuvième fois que je t'offrais mes vœux pour l'année à venir. La première a été le premier janvier 2004 et trois jours plus tard, ta mère décédait ! J'aurais mieux fait de me taire.

Cela faisait à l'époque huit mois que nous nous étions rencontrés, en avril 2003. Lors de nos premières rencontres, je pensais que tu étais une femme divorcée, vivant seule avec sa vieille maman et son fils de six ans. Tu as mis quelques semaines à me dire la vérité : tu n'étais pas divorcée mais veuve ! Veuve depuis dix ans d'un premier mari qui avait eu l'élégance de se suicider par arme à feu une semaine après avoir appris ta décision de le quitter. Beau cadeau que d'offrir à son ex-femme la culpabilité d'un suicide en même temps qu'un veuvage au long cours. Tu étais donc veuve et ce mot-là, je te l'avoue quelques années après, m'a tout de suite fasciné. Ton veuvage a participé sans nul doute à l'attrait que j'ai éprouvé envers toi. Il te conférait un statut singulier, inédit qui n'était pas pour me déplaire. J'avais aimé jusqu'alors des femmes libres et célibataires, des femmes mariées ou en cours de divorce...mais des veuves, jamais ! Comment tomber amoureux d'une veuve éplorée, une de ces femmes souvent vieilles ou entre deux âges qu'on imagine vêtues de noir, ayant perdu toute gaieté et joie de vivre au souvenir de la mort du regretté mari ? Toi, tu étais tout le contraire, une femme encore jeune, portant sans complexe la belle quarantaine, habillée le plus souvent avec des toilettes coquettes et parfois coquines, inondant de ton sourire ravageur et de ton regard lumineux les gens que tu côtoyais. Comment imaginer que cette femme sous le charme de laquelle je suis tombé dès nos premières rencontres pouvait être une veuve ? Ou alors une veuve joyeuse, celle de l'opérette de Franz Lehar !

Je t'ai appelée durant toutes ces années par des dizaines de petits noms tendres mais jamais « ma jolie veuve ». Je n'ai pas osé par crainte de faire ressurgir les souvenirs douloureux de la mort tragique de Patrick. J'aurais dû.

Ta droiture et ton honnêteté ainsi que ton sens exacerbé

de la justice n'ont peut-être pas supporté cette distorsion entre nos deux statuts matrimoniaux : toi, veuve depuis dix ans et moi marié, vivant dans l'infidélité pour pouvoir continuer à t'aimer, contre vents et marées, malgré les demandes d'une épouse avec laquelle le quotidien était devenu un fardeau trop lourd à porter. Il m'arrive de penser que tu as voulu mettre un peu d'ordre dans cette iniquité flagrante entre une pauvre veuve et un mari infidèle dont tu étais pourtant toi aussi éperdument amoureuse. Si tel était le cas, tu peux être fière de toi. Tu as mis huit mois pour parvenir à tes fins mais tu as réussi. Bien joué ! Nous voilà désormais tous les deux ex-aequo : moi veuf de toi et toi morte depuis déjà deux semaines. C'était le 15 décembre dernier. Cette année, l'hiver avait une semaine d'avance.

DEUX JANVIER

La nuit du nouvel an, à minuit, j'ai débranché mon téléphone fixe et j'ai coupé mon téléphone mobile. Je ne voulais recevoir aucun vœu de bonheur pour cette nouvelle année. Il m'aurait fallu entendre les mêmes personnes qui m'avaient souhaité une bonne année, l'an dernier, le premier janvier 2011 et j'ai craint que ces oiseaux de malheur, bien malgré eux, ne me portent de nouveau la poisse.

J'ai déjà dû supporter, la semaine dernière, lors des jours avant Noël, quelques abrutis qui ont osé me souhaiter de bonnes fêtes, sachant que je venais de te perdre. À chaque fois que j'ai croisé ces crétins, j'avais envie de leur crier « Tais-toi, pauvre con ! » mais, par égard pour toi qui détestais la vulgarité, je me suis retenu et on n'a vu de moi qu'un homme effondré, accablé par le malheur, incapable d'envisager le moindre début de solution pour commencer à faire le deuil de ton départ. J'ai même réussi à remercier ces imbéciles pour leurs mots d'encouragement, sans pouvoir m'empêcher toutefois de leur faire remarquer que souhaiter un bon courage à quelqu'un relève d'un joli pléonasme. À quoi pourrait ressembler, à vrai dire, un mauvais courage ? Certains ont semblé comprendre, d'autres manifestement pas. Qu'importe ! De toute façon, dans de tels moments de désespoir, rares sont les paroles touchantes. La majorité des mots de condoléances sont d'une parfaite inutilité. Le seul réconfort, c'est le silence avec parfois la poignée de main sincère, le regard rempli

de sympathie vraie ou ces rares bras de femmes ouverts dans lesquels je me suis abrité, serré contre elles, me réchauffant quelques brefs instants à la chaleur de leur corps et me laissant aller à verser quelques larmes en pensant à nos douces étreintes quand tu faisais encore partie du monde des vivants.

Un seul être vous manque et tout est dépeuplé ! Il me fait bien rire, ce bon Lamartine ! Depuis que tu es partie, pour moi, c'est tout le contraire. Les gens que je croise dans les rues sont comme un outrage à ta mémoire. Je les vois marcher, parler, rire et courir. Je pense à toi, impotente, tes deux jambes paralysées. Certains se promènent main dans la main jusqu'à oser s'embrasser à pleine bouche sous mes yeux. Hormis mes proches et mes amis, cette populace, indifférente à ton absence, indifférente à ma douleur, m'exaspère et me donne envie de les envoyer tous au diable. De toute façon, ils sont tous moches, les femmes surtout, la majorité d'entre elles dégoulinantes de graisse et les autres ne présentant pas le moindre des charmes que je trouvais chez toi, quand tu étais faite de chair et d'os, avant que tu ne deviennes un tas de cendres. Je me sens désormais étranger au reste du monde.

Ma seule consolation, et je l'avoue avec la plus grande honte tant elle témoigne de la pourriture qui gangrène mon cœur, est de savoir que tous ces gens qui ont l'insolence d'être encore en vie connaîtront un jour le triste sort qui a été le tien : ils finiront tous dans une urne ou au fond d'un trou. Comme toi. Comme moi. Un seul être vous manque et tout est surpeuplé !

Ô temps, suspends ton vol, a écrit le même Lamartine il y a bientôt deux siècles. Pas besoin de demander au temps de suspendre son cours : il l'a déjà fait depuis le 15 décembre dernier à 18 h 40. Mes jours et mes nuits n'en finissent pas durant lesquelles m'assaillent toutes les images de ta fin de vie mélangées à celles, plus lointaines mais toujours vives, exacerbées par ton irrémédiable absence, qui me ramènent, nostalgique, au temps heureux de nos amours. Le temps du bonheur est toujours invisible : il s'écoule sans bruit comme l'eau entre les doigts et sait se faire discret au point qu'on en oublie souvent sa présence.

« J'ai reconnu le bonheur au bruit qu'il a fait quand il m'a quitté » aurait dit Jean Cocteau. Le temps du malheur, lui, s'attarde, s'éternise et s'embourbe dans les marécages de

la nostalgie, nous laissant comme seul espoir l'accélération soudaine et miraculeuse des heures, des jours, des semaines et des mois pour qu'enfin advienne l'oubli.

Mon cher Alphonse, quand ton Elvire t'a quitté et quand ma Wanda m'a quitté, nous avons connu tous les deux le désarroi commun à tous les amputés de la femme aimée mais, au cœur de cette souffrance, nous n'avons pas jeté le même regard sur le monde.